

**Chronique de l'actualité littéraire saisie dans les journaux et parfois sur les ondes
(juin – août 2008)**

APPEL

Les lecteurs souhaitant enrichir cette rubrique peuvent envoyer les échos, curiosités et cancans recueillis dans les expositions, sur la toile, dans les journaux, à la télévision ou dans la vraie vie à l'adresse suivante : ph.didion@orange.fr

Les belles phrases du trimestre. « Tout homme est un chemin qui revient sur ses pas », Franz-Olivier Giesbert, *Le huitième prophète* (Gallimard).

« C'était une époque où j'aimais beaucoup les rillettes et encore plus Shakespeare et Schopenhauer », Georges Picard, *Le Philosophe facétieux* (José Corti).

Brosse à reluire. « Cette histoire invraisemblable [*Le huitième prophète*, déjà cité] n'aurait pas tenu quatre pages si elle n'était servie par une plume nerveuse, charnelle, toujours amusée, qui ne cesse de titiller le lecteur. Un jeune romancier, craignant de passer pour léger, aurait alourdi son propos de mille fioritures. Giesbert, lui, fonce droit au but », *Le Monde des livres* du 6 juin. *Le Figaro littéraire* du lendemain n'est pas en reste : « Giesbert est comme Patrick Besson : il dit ce qu'il pense, écrit ce qu'il dit et publie ce qu'il écrit. »

Le Figaro Magazine entre en pâmoison face à la langue de Marc Lambron (*Eh bien, dansez maintenant...*, Grasset), « langue, au service de laquelle il met ces trois qualités qu'il a en propre : la culture, le style et l'esprit. Son livre en est envahi, inondé. On est tenté de crier grâce. Un peu trop, c'est juste assez pour Lambron. On est habitué à une telle sécheresse que cette générosité de plume, étincelles, éclairs, tournures, références, saillies, vous donne parfois le tournis. »

Le coin des cuistres. « Imaginez l'*Ecclésiaste* avec les moyens techniques de Big Brother et vous aurez une petite idée du futur selon Carpentier. C'est un Evangile terrifiant pour une post-humanité qui fait soudain du *Nous autres* de Zamiatine et du *1984* d'Orwell des promenades de santé presque rassurantes », *Le Figaro littéraire* (5 juin) sur *Vie et mort de la cellule Trudaine* de Christophe Carpentier (Denoël).

« Ces deux romans [*Bonjour tristesse* et *Un certain sourire*, de Françoise Sagan], si dépouillés, si rigoureux, si impeccables sur le plan artistique, si profonds dans leur réalisme psychologique, sont la plus haute expression de la pureté triangulaire de l'étrange et superbe esthétique de leur auteur », intervention de Rachel Cusk aux Assises internationales du roman de Lyon, reprise dans *Le Monde des livres* du 20 juin.

Libération (21 août) sur *Des néons sous la mer* (Frédéric Ciriez, Verticales), qui parle d'un sous-marin reconverti en bordel, évoque un « mouvant phallus de deux cents mètres de long s'adaptant aux capacités d'accueil d'un ancien sous-marin de la Marine nationale passé de la sodomie inter-matelots à la médecine sexuelle libérale. »

Qu'on se le dise, Ingrid Thobois (*L'Ange anatomique*, Phébus) « s'est attaquée à un sujet des plus universels, et donc périlleux : la relation amoureuse [...] Il faut lire cette scène d'étreinte : deux pages qui illustrent le fait que la pudeur n'est pas l'ennemie de l'intensité. Et cette façon de comparer l'amour à un membre fantôme "lorsque le bras, la jambe, la main

continuent de vivre dans l'esprit après l'amputation, hors de toute logique anatomique" », *Le Figaro littéraire* du 21 août.

Pour *Télérama* (27 août), Alain Fleischer (*Prolongations*, Gallimard) « baguenaude avec maestria parmi les tentatives de déchiffrements » et chacun des romans de Sylvie Germain « reste tissé du mystère de l'absolu comme du néant, du plein et du vide, de l'éternité et de l'instant, hanté d'une soif inextinguible ».

Mots doux. *Libération* a fait paraître le 17 juin une tribune intitulée « L'hommage bâclé à André Breton » suite à la parution de l'album Pléiade consacré à celui-ci. Les signataires, Dominique Rabourdin et François-René Simon « ancien surréaliste » ne mâchent pas leurs mots : « Pauvre André Breton ! De son vivant, il a essuyé toutes sortes d'insultes et de dénigrements, sans parler de détournements de sa pensée, bien sûr pour en réduire la portée. Le voilà confronté à la médiocrité d'aujourd'hui [...] A chaque page se multiplient les bourdes, les approximations, les erreurs de date et d'interprétation. » La conclusion est sans appel : « Lisez André Breton, ne lisez pas l'album Breton. »

« Une bonne nouvelle tout de même : l'ouvrage [*Précisions sur les vagues*, Marie Darrieussecq, Gallimard] est court. Est-ce que Marie n'en aurait pas gardé un peu pour une prochaine fois ? Des fois que, à force d'être trop précise, ça lui casse le rythme de celui-là ? C'est que je me méfie maintenant. Tenez, cette phrase, tirée du livre, ne va-t-elle pas générer un autre bouquin à précisions ? " Il ne sera fait ici qu'une rapide allusion au clapot, risées, friselis, ondulations et vaguelettes, tels qu'en présentent les lacs, mers intérieures, ou mers à élan cassé (Méditerranée, Caspienne, lac Balkhash, Titicaca, Xurumilax) ". Oh vous pouvez être sûr qu'elle va nous refaire le coup, dans un an, avec les risées. Sur la risée, c'est bien simple, elle est incollable. Et je ne vous parle pas de la risée générale », Didier Jacob sur le site Bibliobs, 3 juillet.

Bémol des *Inrockuptibles* (19 août) sur *Un chasseur de lions* d'Olivier Rolin (Seuil) : « Une évocation du Paris XIXe que Rolin semble prendre beaucoup de plaisir à écrire. Et nous beaucoup moins à lire. »

Prix. Le premier prix de l'Inaperçu est allé à Hugues Jallon (*Zones de combat*, Verticales) et Patrick Neate (*Twelve Bar Blues*, Intervalles) qui ont vendu, selon *Le Figaro Magazine* du 21 juin, respectivement 263 et 303 exemplaires de leur livre. Sûr qu'on aurait pu trouver mieux encore.

Qui croire ? D'après le blog de Pierre Assouline (17 juin), si Denis Tillinac, pressenti pour Rome, ne fait pas partie de la charrette d'écrivains nommés ambassadeurs avec Jean-Christophe Ruffin et Daniel Rondeau, c'est parce que « la chancellerie pontificale n'a pas voulu l'accréditer en raison d'une tare que le Quai sait pourtant rédhitoire à ce poste-là : le futur ambassadeur est divorcé... ». Pour *Le Figaro littéraire* du 19, « le Corrèzien a été jugé trop peu diplomate dans sa mise et ses manières. »

Flagrant délit. « Gonzague Saint-Bris, qui se pique d'écrire des romans et des vers, s'est fait remarquer à l'occasion d'un déjeuner en l'honneur de l'écrivain Franck Ferrand. L'ex-néoromantique y a déclamé un poème "de [sa] composition, griffonné dans le train entre Amboise et Paris : Le long du coteau courbe et des nobles vallées/ Les châteaux sont semés comme des reposoirs/ Et dans la majesté des matins et des soirs/ La Loire et ses vassaux s'en

vont par ces allées..." Beau comme du Péguy. D'ailleurs, c'est du Péguy », *Le Figaro Magazine*, qui connaît son Péguy sur le bout des doigts, 31 mai.

Bestiaire. C'est *Le Figaro littéraire* qui l'annonce le 19 juin : « Pour la rentrée de septembre, Claire Castillon publiera un roman détonant. Dans *Dessous, c'est l'enfer* (Fayard), il est beaucoup question d'ânes. Et, en l'occurrence, les ânes sont des hommes... La narratrice est victime d'une malédiction qui touche sa famille : de génération en génération, chaque femme a épousé un âne. Elle veut y mettre fin. »

Le même supplément présente l'arrivée de David Foenkinos dans le monde du théâtre avec *Célibataires* « qui sera joué en septembre, au Studio des Champs-Élysées [...]. Une grenouille ferait partie de la distribution ! »

« Comme ses personnages, Danièle Pétrès [*Tu vas me manquer*, Denoël] excelle dans la transaction, l'esquive, le déphasage. Pour peindre la solitude d'une femme, elle décrit les états d'âme de son chien. Pour donner corps au manque, elle choisit de faire rater son train à celui qui doit partir », habileté confondante soulignée par *Le Figaro Magazine* (8 août) qui ne résiste pas à citer une phrase de la dame : « Partir sans dire au revoir, c'est une manière de rester toujours là. »

Élégance. Le 19 juin, *Libération* livre des extraits d'un ensemble de chroniques de Christian Prigent, *Le monde est marrant (vu à la télé)* (P.O.L.) : « c'est trop d'anxiété, zappe sur F3. Là c'est du colloque de toques amidon en labo cuisine, on la ramène fort pour sucrer la fraise, on se la pète sec à fouetter la crème et on bourre dodu avec des petites bites dénommées quenelles, arrête tu m'excites. »

Musique. *La fiancée juive* (Gallimard) de Jean Rouaud est accompagné d'un CD sur lequel l'auteur pousse la chansonnette. Le 15 juin, dans *Le Masque et la Plume* (France Inter), on lui a fait sa fête : Patricia Martin : « La chanson fait douze minutes, deux accords de guitare, c'est épouvantable, on croirait un gag, totalement ridicule. » Nelly Kapriélian : « C'est au-delà du mauvais, texte indigent, du sous sous sous Cabrel, de la poésie d'enfant de douze ans. » On n'a pu se procurer qu'un extrait du texte chanté par celui que Jérôme Garcin, dans *Le Nouvel Observateur* (15-21 mai) appelle « le Joe Cocker de la NRF, le Francis Cabrel des champs d'honneur amoureux » : « Elle m'a ressuscité d'entre les morts/ Vivants, ma fiancée juive/ Je suis sorti de ma tranchée/ J'ai couru vers le ciel. »

Messieurs les ronds-de-cuir. *Le Monde des livres* du 27 juin résume *Il risque de pleuvoir* (Le Seuil) d'Emmanuelle Heidsieck : « Après *Notre aimable clientèle*, premier roman corrosif sur les méthodes des Assedic, Emmanuelle Heidsieck s'attaque à la Sécurité sociale et à sa possible disparition. » Chouette, vivement un troisième tome sur L'Urssaf.

Prophétie. Celle du *Figaro littéraire* (5 juin) sur l'œuvre de Jean-Patrick Manchette : « *Fatale* ou *La position du tireur couché* pour ne citer que deux de ses romans capitaux, comme les sept péchés, prendront assez vite place, on peut le parier sans trop de risque, dans les futurs manuels de littérature du XXe siècle, quand on se sera aperçu par exemple que le nouveau roman et les cabrioles de Robbe-Grillet, c'est du Manchette en beaucoup plus ennuyeux et en beaucoup moins audacieux. »

Economie. *Le Figaro littéraire* souligne la pingrerie des éditions Gallimard : « Dans un jeu promotionnel sur son site Internet, Gallimard offre royalement aux vainqueurs un exemplaire

de *Gomorra*, le livre de Roberto Saviano. [...] Ils ne seront que dix à gagner ce livre. Budget de l'opération : 210 €. » Mauvaise foi évidente : le journal oublie que les lauréats du 11e au 60e prix recevront une invitation à la projection de *Gomorra*, le film de Matteo Garrone.

Rentrée. Le rituel de l'automne est immuable. On commence par annoncer les chiffres, 676 titres pour cette année, on compare, dix de plus ou quinze de moins que l'année précédente, on tire mollement la sonnette d'alarme et on fait comme si de rien n'était. Les pages littéraires s'emparent d'une vingtaine de titres qui surnagent, essaient de tirer un brin de polémique d'un ou deux titres vaguement sulfureux, choisissent un chouchou, un bouc émissaire et alignent des critiques toujours aussi fades. Il y a chez celui-ci « une drôlerie et un charme qui n'appartiennent qu'à lui », chez celui-là « les personnages sont palpables tant ils sont vrais », untel, « adepte de l'intemporel, atteint l'universel », chez une autre « quand l'air vient à manquer, c'est l'écriture qui se fait respiration », sans oublier ce « petit radeau de mots bien tressés qui lutte pour ne pas être ravalé dans les eaux de l'indéterminé ». Un tas de fadaïses qui donnent davantage envie de flanquer le feu au canard que d'aller s'acheter un bouquin. *Les Inrockuptibles* se distinguent toujours par leur goût pour les superlatifs, *Lacrimosa* (Régis Jauffret, Gallimard) est « l'un des plus beaux romans de cette rentrée littéraire. Le plus bouleversant. C'est aussi le plus fort, le plus décapant, le plus dérangeant, parce que c'est celui qui étonne le plus », *La meilleure part des hommes* (Tristan Garcia, Gallimard) est « l'une des plus excitantes découvertes de cette rentrée », *Bastard Battle* (Céline Minard, Léo Scheer) est « sans doute le texte le plus fantaisiste des cette rentrée » alors que *L'Âge d'or* (Bertrand Schefer, Allia) en est « le plus singulier ». *Le Marché des amants* (Seuil) de Christine Angot donne lieu à un concours de titres ironiques : « Christine et Bruno font du scooter » chez Pierre Assouline (blog), « Angot et Doc Gynéco, ça tombe à l'eau » (*Télérama*), « Cucul la Christine » (*Le Nouvel Observateur*), « Une tisane pour les enfants de la télé » (*Le Figaro littéraire*), « Bécassine à Barbès » (*Le Masque et la Plume*), « Marie-Chantal chez les rappeurs » (*Les Inrockuptibles*). La cible est facile. Le personnage du roman, le chanteur Doc Gynéco, « y avoue n'avoir pas réussi à lire jusqu'au bout *Rendez-vous*, le précédent livre de Christine : "C'est pas facile, qu'est-ce que tu crois ? Tu te rends pas compte." Nous, si. [...] Seule la bienveillance pousserait à dire que les dialogues relèvent du grand art de la platitude; les "oui" et les "non" y tiennent leur rang en solitaire, désespérément » (Assouline), « une bien plate et banale compilation de dialogues insignifiants et de réflexions superficielles sur le sentiment amoureux » (*Télérama*), « Torride ? Non, insipide. [...] La Christine Angot 2008 n'a plus de style. Elle aligne, pour réveiller une phrase qui dort, des dialogues transcrits d'une vie sans intérêt » (*Le Nouvel Observateur*), « Elle en est réduite à publier au Seuil...! » (blog...des éditions Héloïse d'Ormesson), « plate compilation de faits, recension ennuyeuse de dialogues, le tout dénué de pensées ou de réflexions » (*Les Inrockuptibles*). Seul *Libération* offre un autre son de cloche : « *Le Marché des amants* est de ces livres dont on aimerait que tout le monde tombe amoureux. [...] Il dit "voilà", "voilà", en détachant les deux syllabes, "en montant sur la dernière", c'est un des charmes de l'écriture d'Angot : on entend tout ce qui se dit. [...] Un texte long, dense, fort. » Autre vedette féminine, Catherine Millet avec *Jour de souffrance* (Flammarion) qui suscite plus de louanges que de blâmes. Et quelles louanges : « Rarement, depuis Proust, on n'avait parlé aussi finement et profondément, aussi intelligemment de la jalousie » (*Les Inrockuptibles*). *Libération* enfonce le clou proustien : « C'est d'abord au Proust de *La Prisonnière* et d'*Albertine disparue*, celui des "feux tournants de la jalousie", que fait songer le cœur du livre : par le rythme de la phrase, par la manière de la charger de nuances et d'antithèses, de révéler la solitude d'un être livré cœur et poings liés à ce qu'il imagine aveuglément d'un autre. Même référence dans *Le Figaro littéraire* qui estime que « la manière de dire la jalousie du dedans [...] fait forcément penser au Proust d'*Un amour de*

Swann » (dans le genre, remarquons l'envolée de *Madame Figaro* pour qui « *Une belle époque* (Stock) est à Christian Authier ce qu'était *Illusions perdues* à Balzac »). Pour *Le Monde des livres*, « dans la littérature contemporaine, Catherine Millet appartient à la catégorie des grands peintres de l'âme humaine », ce qui n'est pas rien. Cela n'empêche pas *Madame Figaro* d'ironiser : « Voilà autre chose : Catherine Millet est jalouse, maintenant. Elle explique ça dans *Jours de souffrance*, la suite de *La vie sexuelle de Catherine M.* L'an prochain, *Catherine M. fait du ski ?* » Ironie des *Inrockuptibles*, ou sursaut de lucidité sur *Zone* de Mathias Enard (Actes Sud), roman « perclus d'allusions pompeuses à *L'Iliade*, il est constitué d'une seule phrase, ce qui a cessé d'être moderne depuis longtemps ». De même, *Appelez-moi par mon prénom* (Nina Bouraoui, Stock) est « fin, poétique, romantique à souhait, parfois limite pompeux ». Catherine Cusset (*Un brillant avenir*, Gallimard) a tapé dans l'œil de *Télérama* : l'auteur, « affûtée normalienne », « spécialiste de Sade » avait « rarement donné tant d'ampleur à un récit où elle jongle magnifiquement avec l'espace et le temps », livre un « puzzle virtuose d'où surgissent de superbes portraits de femmes ». Conclusion : « La beauté lancinante de ce grand roman étrangement vif est peut-être là : devoir sa force non à l'échange, à la vérité, mais au silence, au presque mensonge. Et à la solitude. » Chez d'autres auteurs, le magazine est parti à la recherche d'influences anglo-saxonnes : *La meilleure part des hommes* (Tristan Garcia, Gallimard) « est un premier roman d'une ambition féroce, sorte de Bret Easton Ellis rive gauche qui dégoupille la question du *bareback* » alors que *Polichinelle* (Pierric Bailly, P.O.L.) est « un concentré de violence et d'amour, un récit à la Hubert Selby Jr. » De son côté, *Le Figaro littéraire* arrose tous azimuts au sujet de *Là où les tigres sont chez eux* de Jean-Marie Blas de Roblès (Zulma) : « C'est l'érudition au service du feuilleton universel, Umberto Eco revu par Indiana Jones chez Malcolm Lowry, avec un zeste d'*African Queen* et de Lévi-Strauss chez les Nambikwara ». Et pour finir avec l'exotisme, sachez que L'action de *Les Gens du Balto* (Faïza Guène, Hachette) se déroule à Joigny-les-Deux-Bouts et qu'on boit du Quoqualait dans *La Reconstruction* d'Eugène Green (Actes Sud) dont l'auteur confie son audace au *Figaro littéraire* : « Depuis l'âge de seize ans, j'ai fait pas mal de tentatives d'écriture romanesque. Mais je me heurtais toujours à un problème général : celui du temps grammatical qui ne correspondait pas au temps métaphysique. C'est en écrivant au présent de l'indicatif que j'ai fini par trouver ce que je cherchais. »

En résumé. Résumé de *Mari et femme* de Régis de Sa Moreira (Au Diable Vauvert) vu par *Libération* (28 août) : Un laid matin (un lundi), le héros se réveille à la place de sa femme, dans son corps. Il est un peu étonné d'abord, découvrant les cheveux de celle-ci sous sa joue alors qu'ils font chambre à part. Puis il ne trouve plus son pénis. Il a changé d'enveloppe. Pour faire bonne mesure, son épouse se lève dans son corps à lui. » Une situation que le journaliste mesure parfaitement : « Où l'on se rend par exemple compte que tromper sa femme en étant dans son corps revient du coup un peu à se tromper soi-même. »

Mot de la fin. « J'ai lu au-delà de l'incipit. J'aurais pas dû », Raphaël Sorin, blog, 2 septembre sur Tristan Garcia, *La meilleure part des hommes* (Gallimard).